

**NOS ANCÊTRES
LES GAULOIS**

Du même auteur

Les Gaulois
Sanctuaires et rites
Errance, 1986

Monnaies gauloises découvertes en fouilles
(textes réunis sous la dir. de J.-L. Brunaux et K. Gruel)
Errance, 1987

Guerre et armement chez les Gaulois
450-52 av. J.-C.
(avec B. Lambot)
Errance, 1988

Les Sanctuaires celtiques et leurs rapports
avec le monde méditerranéen
Actes du colloque de Saint-Riquier, 8 au 11 novembre 1990
(textes réunis par J.-L. Brunaux)
Errance, 1991

Les Religions gauloises
Rituels celtiques de la Gaule indépendante
Errance, 1996
Nouvelle édition revue, augmentée et illustrée, 2000

La Résidence aristocratique de Montmartin, Oise
Du III^e au II^e siècle av. J.-C.
(avec P. Méniel et al.)
Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997

Guerre et religion en Gaule
Essai d'anthropologie celtique
Errance, 2003

Cultes et sanctuaires en France à l'âge du fer
(avec P. Arcelin et al.)
revue « Gallia », Éditions du CNRS, 2003

Les Gaulois
Belles Lettres, « Guide Belles Lettres des civilisations », 2005

Les Druides
Des philosophes chez les Barbares
Seuil, 2006

JEAN-LOUIS BRUNAUX

NOS ANCÊTRES
LES GAULOIS

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
dirigée par Laurence Devillairs

ISBN 978-2-02-094321-5

© Éditions du Seuil, janvier 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie chaleureusement
Laurence Devillairs qui a eu l'initiative de cet ouvrage
et lui a donné sa forme
et Camille Wolff qui en a fait la relecture
et lui a apporté de précieuses corrections.

Redécouvrir la Gaule

Notre époque n'hésite pas à recourir à des appellations issues du plus lointain passé. On s'injurie de nos jours en des termes qu'on pourrait croire obsolètes : « Gaulois », « Barbares ». Le sens attribué à ces qualificatifs est plus étrange encore. Le premier désignerait des Blancs, français depuis longtemps, et s'opposerait au second, regroupant une population plus bigarrée, définie par sa couleur de peau, sa qualité d'étranger ou de Français d'immigration récente. L'historien, qui sait qu'avant la Révolution française les habitants de ce pays, et plus précisément ceux d'origine noble, se revendiquaient comme les descendants des Francs et ne concédaient au tiers état qu'une lointaine origine gauloise, a tout lieu de s'en étonner et de méditer sur la vanité de l'espèce humaine, qui déclare les uns rois un jour et les mêmes simples mendiants quelques décennies plus tard. Lentement acquise dans l'Antiquité par les habitants de la Gaule, l'identité gauloise a ensuite sombré dans l'oubli pendant un millénaire et demi avant qu'elle ne devienne, aux époques moderne et contemporaine, un enjeu idéologique majeur pour les Français. Le langage qui s'empare une fois encore de ces notions anciennes, au lourd passé, prouve que les Gaulois n'ont pas déserté l'univers historique des Français et qu'ils continuent d'occuper leur imaginaire politique. Krzysztof Pomian dans *Les Lieux de mémoire* l'a bien noté :

L'importance accordée aux Gaulois par les Français est plus grande que celle dont ils créditent les autres peuples ayant habité jadis le territoire de la France, y compris les Francs mêmes. Il y a

là un trait qui singularise la mémoire française parmi celles des autres nations européennes, tout autant que l'importance accordée aux Germains singularise la mémoire allemande et l'importance accordée à Rome la mémoire italienne.

Il y a lieu cependant de s'interroger sur la matière de cette mémoire. De quoi est-elle faite ? Il y a quelques décennies, quand la Gaule était encore au programme des écoles et des lycées, le sociologue Henri Lefèvre donnait une première réponse qui reste toujours valide : « Qui n'a appris à l'école sur la Gaule et les Gaulois quelques formules fameuses, quelques stéréotypes ? » Les années ont passé et ces images, de nature très diverse, sont restées. De façon paradoxale, elles se sont même ancrées plus solidement encore dans les esprits, parce qu'elles ne sont plus seulement la mauvaise illustration d'un enseignement désuet mais comblent de façon satisfaisante les lacunes agaçantes de notre connaissance. Nous savons qu'il y eut jadis sur le sol de France des Gaulois mais nous ignorons qui ils étaient vraiment et ce que signifie, dans la réalité géographique, le terme de « Gaule ». C'est pourquoi l'homme du commun se raccroche à quelques idées reçues, parfois justes, rarement tout à fait fausses, mais presque toujours partiellement inexactes.

Les Gaulois seraient nos ancêtres. La Gaule de Vercingétorix préfigurerait la nation française. Mais les guerriers gaulois, bien que terribles combattants, auraient été trop querelleurs pour affronter unis l'invincible conquérante que fut Rome. D'ailleurs, la civilisation gauloise était trop en retard sur celle des conquérants pour résister. La Gaule était couverte de forêts et ses habitants vivaient dans de simples huttes. Même leur religion était l'héritière des plus lointains temps préhistoriques, leurs druides pratiquant encore les sacrifices humains.

Voilà, en quelques clichés, le bagage commun qu'à peu près chacun de nous possède sur le sujet. Il est bien léger, autant par le poids que par la qualité. Il paraît cependant suffire à beaucoup d'entre nous, parce que nous avons perdu l'appétit de ce genre de nourriture intellectuelle. Les historiens depuis près d'un siècle ont en effet déserté le terrain de la Gaule pour des raisons qu'il

faudra expliquer. Quant aux spécialistes, les archéologues, les conservateurs de musée, les numismates et autres amateurs d'art antique, ils se sont repliés, les uns après les autres, sur leur pré carré, une tour d'ivoire d'où ils dominent les vastes terres de notre ignorance, mais où ils sont précisément inaccessibles : leur discours nous est incompréhensible et l'objet de leur préoccupation si étroit qu'il ne suscite guère l'intérêt. Les uns comme les autres manquent à leur premier devoir, celui de l'historien, qui est de susciter la curiosité et de lui répondre, par le récit ou par un questionnement attractif.

Il faut donc réinvestir cette histoire de la Gaule dont l'existence ne fut finalement qu'éphémère. Portée sur les fonts baptismaux en 1828 par Amédée, le frère du grand Augustin Thierry injustement demeuré dans son ombre, qui écrivit la première *Histoire des Gaulois*, elle n'a guère prospéré que pendant un siècle, jusqu'au dernier tome de l'*Histoire de la Gaule* de Camille Jullian en 1926. Autant dire qu'elle a disparu avant même d'atteindre sa maturité, puisqu'elle s'est seulement nourrie de la matière habituelle de l'histoire, les sources littéraires, sans avoir pu profiter d'autres matériaux – tous ceux, par exemple, que livre la pratique de l'archéologie et que les sciences les plus diverses auscultent sous leurs différentes facettes. On le voit bien, les idées reçues touchent aussi la discipline historique. Contrairement à ce que beaucoup croient, les historiens français n'ont pas toujours eu d'affection particulière pour ce lointain passé national. Ce n'est que tardivement (depuis le milieu du XIX^e siècle) qu'ils se sont intéressés à la Gaule – et les Français avec eux –, et avec trop peu de conviction et de méthode pour que le sujet reste une étape obligée dans l'apprentissage des enfants. Ainsi la civilisation gauloise a-t-elle depuis quelques années disparu des manuels scolaires, tant à l'école primaire que dans l'enseignement secondaire. Sa connaissance n'est plus considérée comme l'un des fondamentaux culturels qui permettent à l'enfant de comprendre le monde où il vit. Il est vrai que la place fluctuante que la Gaule occupait dans les livres d'histoire, insérée artificiellement tantôt à la fin de la préhistoire, tantôt aux côtés des civili-

sations grecque et mésopotamienne, mais plus souvent intégrée à l'histoire de Rome, témoignait des difficultés que l'on éprouvait à la situer dans le tableau des civilisations anciennes. Difficultés chronologiques tout d'abord : comment expliquer qu'une société ancienne apparemment issue de la préhistoire ait pu tenir tête à la grande Rome ? Difficultés du jugement porté sur elle : comment illustrer en quelques phrases et quelques images la grandeur d'une civilisation qui n'usait pas de l'écriture, n'a laissé aucune œuvre d'art imposante pas plus qu'une architecture monumentale ? La solution la plus simple parut aux rédacteurs des récents programmes scolaires de passer sous silence la période historique et les hommes qui l'avaient animée. La décision n'est cependant pas sans conséquence.

En évacuant du champ historique officiel les cinq siècles du second âge du fer – nom scientifique donné à la période gauloise –, l'institution scolaire laisse entendre tacitement que la civilisation occidentale est presque entièrement l'héritière de la Grèce et de Rome, sources de la culture. Cela revient à nier tout génie propre aux peuples autochtones et à faire passer aux oubliettes de l'histoire les milliers d'années d'expérimentation des temps préhistoriques dont ce même âge du fer n'est que la conclusion encore anonyme. Aujourd'hui, alors que l'on découvre avec tellement de retard les bienfaits des sociétés primitives que, par une condescendance un peu honteuse, on qualifie de « premières », n'est-ce pas un peu court et, à coup sûr, paradoxal ? Pour être intéressantes ces sociétés primitives doivent-elles être forcément exotiques ? Et l'exotisme doit-il toujours rimer avec l'éloignement et le dépaysement ? C'est malheureusement probable. Ainsi le voit-on dans le domaine de l'histoire ancienne, précisément, où les cultures classiques sont maintenant délaissées au profit de l'Égypte pharaonique qui attire toutes les passions, même celle des plus jeunes. Or peut-on concevoir un univers imaginaire qui nous soit plus étranger et nous renseigne aussi peu sur notre propre environnement ?

L'exotisme n'a pas plus de sens en histoire qu'il n'en a en ethnologie. Flatter ce goût, c'est favoriser la démarche de l'amateur d'art, une forme de dilettantisme qui reste toutefois louable dans

sa dimension d'ouverture à l'autre. Mais elle diffère grandement de l'approche raisonnée de l'historien qui tente de mettre les faits en perspective et obéit à d'autres nécessités qu'à celle du pur plaisir. L'historien se doit de décrire tous les acteurs et toutes les actions du passé, en quelque lieu que ce soit. Il n'a pas à privilégier les uns et les unes par rapport aux autres : dès que des hommes sont en jeu, chaque scène historique se vaut. Les jugements de valeur ne seront le fait que du lecteur qui trouvera à tel moment et à tel lieu plus d'intérêt qu'à d'autres, au seul gré de ses intérêts personnels. L'historien ne saurait attribuer de début à l'histoire. Pour lui, elle commence seulement là où elle se perçoit. Or sur le sol où nous vivons, l'histoire sous ses aspects sociaux, politiques, événementiels ne prend corps qu'avec la période gauloise, au VI^e siècle avant notre ère précisément, quand des Grecs fuyant leur ville de Phocée viennent s'installer sur un lieu qui deviendra Marseille et découvrent dans leur réalité physique de nouvelles races d'hommes qu'ils ne connaissaient que par la légende. C'est ce qui fait tout l'intérêt de l'étude de la Gaule : l'histoire naissante des premières sociétés humaines identifiables qui ont habité des terres que nous foulons.

Contrairement aux Britanniques qui ont fait leurs les origines mixtes de leur peuplement, à la fois autochtones et continentales, à l'inverse des Allemands qui se revendiquent descendants des Germains, ou des Suisses qui se réclament des Helvètes, occupants pourtant temporaires des plateaux alpins, les Français ne se sont jamais pleinement approprié la Gaule. C'est une chance. Car dans l'environnement politique et ethnique qui est celui de l'Europe actuelle, ils peuvent maintenant le faire avec une plus grande sérénité et sans courir le risque de sombrer dans un patriotisme historique qui serait à la fois un non-sens et un obstacle à la bonne compréhension d'un passé qu'ils doivent partager avec plusieurs de leurs voisins : Anglais, Belges, Hollandais, Allemands, Suisses et Italiens, comme eux héritiers lointains des peuples gaulois. Longtemps, très longtemps même, les Français ne se sont nullement considérés comme les descendants des Gaulois. Ils furent tout d'abord des Francs avant de devenir

des Français, autrement dit les habitants de la *Francia occidentalis*, fraction de l'ancien empire de Charlemagne ou première France. Mais déjà régnait parmi ces Francs un mythe des origines qui nous paraît aujourd'hui surprenant mais qui fut aussi partagé par les Romains et les Bretons de Grande-Bretagne. On en trouve la plus ancienne version dans la *Chronique* dite «du pseudo-Frédégaire», rédigée au VII^e siècle. Selon elle, les Francs seraient d'origine troyenne. Partis après la destruction de leur ville, ils auraient traversé l'Asie et l'Europe sous la direction d'un certain Francion qui aurait donné son nom au peuple. Il ne s'agit que d'un pastiche assez médiocre de l'histoire d'Énée, imaginée par Virgile. Elle en avait le même but, octroyer une origine grecque à ceux qu'on déclarait descendants des Troyens.

Curieusement, la légende connut un succès considérable et il fallut attendre la Renaissance pour que les humanistes la remettent en cause, avec grande difficulté. Car lorsque Nicolas Fréret exposa officiellement en 1714 devant Louis XIV la théorie selon laquelle les Francs étaient un peuple germanique qui s'était installé de force en Gaule en soumettant un peuple indigène, gaulois donc, d'où dérivait l'immense majorité du peuple français, une certaine émotion fut perceptible. Celle du roi se traduisit par l'ordre d'embastiller quelques mois l'iconoclaste. S'ensuivit une période confuse au cours de laquelle la noblesse française revendiqua pour elle seule l'ascendance franque qui justifiait sa position et ses droits, tandis que l'origine gauloise était reconnue à ce qui allait devenir le tiers état. Et ce n'est qu'avec la Révolution française qu'on osa résolument se réclamer d'une ascendance gauloise, en invitant les nobles, qui justifiaient leurs privilèges par leurs racines franques, à retourner «dans leurs forêts de Francanie». Cependant, même cette libération d'une pesante histoire officielle ne déclencha pas immédiatement un intérêt manifeste pour la Gaule préromaine. Il fallut attendre encore une trentaine d'années avant qu'Amédée Thierry ne publie son ouvrage majeur et ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle que les politiques s'emparèrent de cette origine gauloise qui devenait tout à coup providentielle : elle distinguait, au plus profond, les Français, fils des Gaulois, des Allemands, fils des Germains.

La découverte des Gaulois arrivait toutefois trop tard. Depuis la Renaissance, les Français avaient appris à aimer l'Antiquité gréco-romaine. Ils avaient reconnu les monuments spectaculaires qu'elle avait laissés sur leur sol : le pont du Gard, les arènes de Nîmes et d'Arles, le théâtre d'Orange, la Maison Carré de Nîmes et le temple d'Auguste et de Livie à Vienne, ainsi que tant d'autres témoignages architecturaux moins impressionnants mais tout aussi attachants parce que disséminés sur la totalité du territoire. Toutes les places fortes antiques, même celles que les archéologues ont reconnues plus tard comme des constructions celtiques, étaient depuis longtemps portées au compte du seul César. Les uniques témoignages que les populations rurales attribuaient aux Gaulois étaient les menhirs, dolmens et autres alignements de pierre dont précisément, en ce XIX^e siècle, les archéologues révisaient la chronologie : ils les retiraient aux Gaulois pour les rendre définitivement à leurs lointains prédécesseurs de l'époque néolithique. Ainsi ne fut-il guère facile aux historiens de donner une matérialité à un peuple aussi ancien qui n'avait transmis aucun document écrit sur lui-même, n'avait laissé derrière lui aucun héritage prestigieux, que ce soit en matière d'art, d'architecture ou d'aménagement du territoire. Comment faire comprendre à la population française de la fin du XIX^e siècle que des hommes aussi dénudés pouvaient avoir possédé une civilisation brillante, à l'égale de celle des Gréco-Romains dont les vestiges étaient encore omniprésents dans les canons artistiques, et dans la majorité des cartons architecturaux ?

En l'absence des témoignages matériels que les archéologues ont depuis découverts et attribués aux Gaulois, les historiens ne disposaient que de quelques textes littéraires, dus pour la plupart à César, des descriptions vagues et incomplètes et surtout, déjà, des lieux communs qui circulaient à Rome sur le compte de leurs bouillants voisins. Les constructions imaginaires auxquelles ils parvinrent étaient de qualité médiocre, peu réalistes et peu vivantes. Elles n'inspirèrent même pas les romantiques, pourtant avides d'un passé étrange et exotique. Seuls les idéologues de la Troisième République se passionnèrent pour ces ancêtres dans lesquels ils voyaient des précurseurs de la nation française et un

exemple à méditer : les Gaulois, trop divisés, avaient perdu face à l'ennemi. Mais même cette exploitation patriotique du modèle gaulois ne parvint pas à le rendre vraiment populaire auprès d'une population qui en avait toujours des images inauthentiques : figure du guerrier moustachu sur les placards publicitaires, les affiches de propagande et la statuare héroïque de la Première Guerre mondiale.

Après le second conflit mondial, historiens et archéologues se trouvèrent désarmés face à ces créatures du passé qui leur avaient échappé. Les habits dont elles étaient revêtues leur paraissaient trop étroits et démodés. Mais il semblait impossible de les ôter. Telle est la force des idées reçues que la science elle-même se croit parfois impuissante à les combattre. En l'occurrence, il ne s'agissait pas exactement de science mais seulement d'une histoire renouvelée et d'une archéologie enfin adulte. L'une et l'autre ne se sentaient probablement pas assez sûres d'elles pour affronter un terrain d'étude aussi fangeux. Elles préférèrent élargir leurs perspectives en ne considérant plus seulement les Gaulois historiques mais l'ensemble plus vaste de peuples indo-européens que la linguistique comparative commençait à mettre en évidence, les Celtes. Ces derniers avaient l'avantage sur les Gaulois d'être les acteurs quasi anonymes d'une histoire que la chronologie (le premier millénaire avant notre ère) et l'espace géographique (l'Europe, de la mer Noire aux îles Britanniques) paraissaient rendre commune. Cet anonymat virtuel n'était pourtant qu'un leurre. Il ne préservait pas les Celtes de futures appropriations idéologiques et leur ôtait une grande partie de leur historicité. Essentiellement porteurs d'une culture matérielle commune – l'art et l'armement surtout –, les Celtes n'offrent guère d'attrait pour le discours historique. Les purs historiens se sont progressivement détournés d'eux et ont seulement appris à jongler avec les termes de « gaulois » et de « celtique », quand cela leur était nécessaire, dans l'histoire méditerranéenne antique notamment.

En revanche, ce sujet d'étude élargi a fait naître une nouvelle forme de celtomanie, plus seulement folklorique ou patriotique, comme elle l'avait été dans les îles Britanniques et en Bretagne

aux XVIII^e et XIX^e siècles, mais théorique et idéologique. Elle répandit un discours aux allures scientifiques qui affirmait qu'une même entité de peuplement avait occupé l'Europe continentale au premier millénaire avant notre ère, partageant la même langue, les mêmes conceptions religieuses, la même culture matérielle, les unes et les autres laissant de profondes traces dans la civilisation occidentale, encore perceptibles de nos jours. En ancrant l'origine du peuplement celtique dans la préhistoire indo-européenne, cette théorie en suggérait la naissance et le développement sur place. Elle faisait des Celtes les plus anciens habitants d'Europe, reconnaissables à leur langue et à leur tradition spirituelle et religieuse communes. Or ces deux éléments sont des concepts très vagues. Pour le premier, il s'agit de l'appartenance à un groupe vaste et ramifié de langues celtiques. Quant au second, il se réfère à des croyances aussi peu originales que l'observation de la course du Soleil et l'établissement de fêtes à ses étapes remarquables, les solstices et les équinoxes. Mais cela a paru suffisant pour considérer comme d'authentiques Celtes les habitants actuels des régions les plus occidentales d'Europe, celles qui auraient le mieux résisté non seulement à Rome, mais aussi au christianisme. Il est aisé de saisir le danger d'un tel discours : il laisse croire qu'il y aurait un peuplement naturel de l'Europe, qui assurerait l'harmonie avec les pays sur lesquels il s'étendait. Migrations et colonisations ne seraient donc que des accidents de l'histoire, des atteintes à une prétendue pureté celtique.

Ce discours se diffusa largement pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, surtout sous l'action des archéologues qui parurent lui donner une caution scientifique, en abandonnant toute référence aux Gaulois, même à propos des habitants de l'ancienne Gaule à la période préromaine. Il ne rencontra cependant de succès qu'auprès des spécialistes et des adeptes de la celtomanie. Le grand public n'y trouva pas son compte. Il se demande encore ce que sont devenus «ses» Gaulois dont beaucoup gardent le souvenir certes flou, mais attachant. Quel est le rapport entre ces nouveaux Celtes et les constructeurs de mégalithes dont on croyait, il y a peu encore – une certaine bande dessinée en

perpétue le mythe –, qu'ils étaient gaulois ou celtes ? Ainsi, beaucoup seraient bien incapables de dire quand les Celtes apparaissent dans l'histoire, quand ils en disparaissent et quels sont leurs rapports avec les Gaulois dont le nom comme l'image ne se sont heureusement pas totalement éteints. À ces confusions très répandues, les savants ont cru porter remède en procédant à des distinctions entre les différents Celtes : Celtes historiques, Celtes du premier âge du fer, Celtes linguistiques, etc. Il ne semble pas que ces subtilités aient atteint leur but et qu'elles permettent de répondre à des questions insidieuses que la théorie celtique fait elle-même émerger : les Germains, certaines populations nordiques, les Illyriens, sont-ils des Celtes ? Ne confond-on pas, finalement, appellation ethnique et culture matérielle ? Or justement cette dernière, dans sa technologie des armes, des outils, des véhicules terrestres, a connu un succès indéniable non seulement auprès des « Barbares » d'Europe centrale et du Nord, mais aussi chez les Illyriens, les Étrusques et les populations italiques qui les ont largement adoptés, sans pour autant devenir elles-mêmes des populations celtiques.

Le plus simple n'est-il pas de revenir à l'appellation que les acteurs historiques eux-mêmes utilisaient pour désigner les hommes qu'ils avaient à décrire, à combattre, puis à administrer, autrement dit les « Gaulois », et de ne réserver la dénomination de « Celtes » qu'aux populations qui leur sont parentes et périphériques mais que l'histoire a laissées dans l'anonymat ? La plus ancienne mention qu'on possède du terme de Gaulois sous la forme *Gallei* paraît être une mention sur les actes triomphaux de Rome où elle est associée au triomphe de Camille, vainqueur des Gaulois en 385 avant J.-C. Il ne fait guère de doute que c'est sous ce nom que les premiers migrants franchissant les Alpes à la fin du v^e siècle pour occuper les rives du Pô se sont fait connaître des populations italiques. Il s'agissait soit du nom de la confédération qu'ils avaient formée pour se déplacer et combattre à l'étranger, soit d'un nom de guerre. Le mot lui-même a pu ensuite servir d'appellation au coq, *gallus* en latin, de la même manière que les Grecs appelaient le volatile *mèdos* ou

persikos, par une allusion moqueuse à leur ennemi héréditaire, les Perses ou Mèdes. Dès le IV^e siècle, le terme de « Gaulois » désigne pour les Romains tous les peuples celtiques nouvellement installés entre les Alpes et les Marches. Ce pays, très vite, sera appelé *Gallia*, tandis que les mêmes Romains prendront conscience de l'existence d'autres Gaulois vivant au nord des Alpes et plus nombreux encore que ceux de la péninsule, des cousins, auxquels ces derniers font appel pour lutter contre Rome. Il y a dès lors pour eux deux *Galliae*, l'une dite « cisalpine » et l'autre « transalpine ». Les historiens et géographes grecs ne tarderont pas à s'apercevoir que cette dernière n'est autre que la *Keltiké*, le territoire occupé par les indigènes que rencontrèrent les Phocéens qui fondèrent Marseille. Peu à peu donc, entre la fin du VII^e et celle du V^e siècle, les Gaulois sont lentement mais sûrement sortis de l'anonymat de la préhistoire pour entrer dans la pleine lumière de l'histoire.

Sur les populations celtiques extérieures à la Gaule au sens large – d'Ancône aux rives du Rhin –, il n'est pas possible de tenir un discours historique, car nous ne connaissons ni le nom de leurs principales entités ni celui qu'elles donnaient à leur territoire. Nous ne savons rien non plus des étapes de leur formation ethnique, encore moins de leur organisation politique. Mais il en va tout différemment des Gaulois qui ont commercé très tôt avec les Grecs, ont combattu précocement les Romains, ont établi des traités commerciaux et politiques avec les uns et les autres, au point d'entrer plusieurs siècles avant le début de notre ère dans les archives officielles de ces États. Certes, on a dit à juste raison que nous ne connaissons l'histoire de ces Gaulois qu'à travers celle de leurs voisins du monde méditerranéen, ce qui les a fait placer dans une catégorie particulière de la préhistoire, la « protohistoire » – une histoire en demi-teinte en quelque sorte, parce qu'elle serait celle de l'Autre. Ce n'est que partiellement justifié. Les Gaulois eux aussi ont pratiqué leur propre histoire, parce qu'ils en ressentaient le besoin, et avec leurs méthodes personnelles, comme les Perses qui rédigèrent leur histoire bien avant que les Grecs ne songent à coucher la leur par écrit. César nous apprend en effet que les druides conservaient la

mémoire des grands événements de chaque peuple, notamment les différentes étapes de ses migrations. Ils avaient plaisir, pour des raisons religieuses, à noter les anniversaires. Les Gaulois ne sont donc pas un peuple sans histoire, ainsi qu'on le dit de certaines civilisations « primitives ». Celle-ci ne s'est pas conservée. Mais elle existe – évidemment sous une autre forme – dans celle de ses deux plus prestigieux voisins, les Grecs et les Romains. La documentation est présente, hétérogène, mais abondante. Incomplète par nature, l'histoire des Gaulois ne l'est pas moins que celle des Étrusques, par exemple. Aujourd'hui, elle peut en outre être enrichie par l'exploration d'éléments qui n'ont guère été mis à son service jusqu'à présent, ceux révélés par l'archéologie, et profiter d'une discipline qui n'est pas nouvelle mais n'a guère été appliquée au corpus des textes concernant les Gaulois, la philologie.

L'archéologie livre des documents matériels, habituellement les objets de la vie quotidienne et les parures et accessoires accompagnant le mort dans sa sépulture. Mais depuis quelques décennies, la réalité de cette civilisation disparue s'élargit à d'autres objets moins nobles mais tout aussi instructifs : vestiges osseux, restes végétaux (graines, pollens, bois), ainsi même que les traces qu'ont laissées dans le sol les travaux agricoles, l'activité des animaux, les transformations produites par la végétation. L'habitat, l'agriculture, l'artisanat, le commerce, la vie quotidienne des populations passées deviennent ainsi progressivement des réalités que l'on peut apprécier par des exemples concrets, des statistiques, des comparaisons entre régions. Loin de s'opposer aux sources littéraires comme un domaine autonome, la réalité archéologique en est le prolongement naturel. Elle nous parle de ce que les historiens antiques taisent, soit que les événements historiques n'en aient cure, soit que cet épiderme d'une civilisation leur ait paru inintéressant ou trop commun. Mais on sait maintenant qu'une grande part de la vérité d'un peuple réside dans la physiologie de ses individus, dans leurs conditions d'existence et leur comportement quotidien. On est donc en droit d'espérer que les textes anciens et les produits de l'archéologie se complètent. Ils le feront d'autant mieux que la philologie peut

accorder leurs sonorités propres sur deux plans, celui de la chronologie et celui de l'espace.

Le philologue se donne pour mission, entre autres, de remonter au texte le plus ancien qui a ensuite généré une série de copies plus ou moins respectueuses. Ce faisant, il permet de dater et parfois localiser – plus ou moins précisément – des textes qu'on croyait généralement beaucoup plus tardifs. Ainsi en est-il de la description de la société gauloise par César, directement recopiée de l'œuvre de Poseidonios d'Apamée qui écrivit au début du 1^{er} siècle avant J.-C. en utilisant parfois des matériaux littéraires tirés d'auteurs plus anciens, tels que Timée de Taormine qui a vécu au début du III^e siècle. De telles précisions changent totalement le regard que l'on portera sur une œuvre aussi précieuse que la *Guerre des Gaules* pour la compréhension de la civilisation gauloise. Elles bouleverseront aussi l'utilisation qu'on en fera : nous savons maintenant que le récit proprement guerrier que fait César est une source documentaire de première importance pour l'histoire du 1^{er} siècle avant notre ère, tandis que les chapitres ethnographiques du livre VI sont la plus importante contribution historique à notre connaissance des III^e et II^e siècles. Cette utilisation concertée de sources documentaires qui, jusqu'à présent, s'ignoraient va cependant bien au-delà de la simple complémentarité, elle crée un dialogue ou plutôt un mutuel jeu d'éclairage entre les traces qu'ont laissées les faits et les mots pour les décrire. Ainsi l'armement des Gaulois décrit très précisément par Strabon au début de notre ère et qui s'avère datable du début du III^e siècle grâce à des découvertes archéologiques récentes, prouve que la source littéraire initiale est due soit à Timée, soit à un autre auteur contemporain, comme le présument déjà les philologues.

La Gaule demeure donc entièrement à redécouvrir. Encore faut-il poser sur elle un regard neuf, autrement dit sans préjugé, sans idées préconçues. Il faut au préalable se débarrasser de toutes nos idées reçues sur le sujet, et elles sont fort nombreuses. C'est ce que propose cet ouvrage, de façon un peu systématique. Nous avons sélectionné une quinzaine de lieux communs qui

regroupent tout le pseudo-savoir sur la Gaule constitué au cours du XIX^e siècle et qui a persisté jusqu'à nos jours. À travers les sujets étudiés, c'est un panorama de la civilisation gauloise qui se dessine. À chaque lieu commun nous apportons une réponse en deux parties : nous expliquons l'origine et l'évolution dans le temps de l'idée reçue avant de faire le point des connaissances actuelles sur le sujet abordé.

Nota bene : Il est préférable de procéder à une lecture linéaire, du début à la fin, car, pour éviter les redites, des notions essentielles à la compréhension d'un sujet ne sont pas systématiquement exposées de nouveau dans les chapitres suivants. Cependant, à ceux qui seront tentés par une lecture aléatoire, en picorant à la faveur de thèmes qui les inspirent, nous conseillons de se reporter aussi à l'index qui leur permettra de retrouver aisément les informations complémentaires.

**DANS LA COLLECTION
L'UNIVERS HISTORIQUE**

(derniers titres parus)

L'Islam et la Fin des temps
L'interprétation prophétique des invasions musulmanes
dans la chrétienté médiévale
par Jean Flori
2007

Nourritures canailles
par Madeleine Ferrières
2007

Batailles
Scènes de guerre de la Table ronde aux tranchées
par Hervé Drévilion
2007

Le Saint chez le sultan
La rencontre de François d'Assise et de l'islam
Huit siècles d'interprétation
par John Tolan
2007

Enfants en exil
Transfert de pupilles réunionnais en métropole (1963-1982)
par Ivan Jablonka
2007

Histoire de la conquête amoureuse
De l'Antiquité à nos jours
par Jean Claude Bologne
2007

Pourquoi la France
Des historiens américains racontent leur passion pour l'Hexagone
sous la direction de Laura Lee Downs et Stéphane Gerson
2007

Pouvoir et Poison
Histoire d'un crime politique de l'Antiquité à nos jours
par Franck Collard
2007

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2008. N° 94321 (00000)
Imprimé en France